



CARNET JEAN DE LA FONTAINE

Synthèse – Travail du vers et hétérométrie dans les *Fables*

Marie Pernice

Dans les premières lignes de l'avertissement paru au début de l'édition de 1665 de ses *Contes*, Jean de la Fontaine affirme : « L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est le plus propre pour rimer des contes. Il a cru que les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pourrait sembler la plus naturelle, et par conséquent la meilleure. » Cette revendication d'une « manière naturelle » semble de fait avoir marqué l'imaginaire collectif, qui a gardé en tête l'image d'un La Fontaine au ton désinvolte et à l'écriture libre, notamment en ce qui concerne le traitement réservé à la versification dans ses textes. En effet, pour garantir la fluidité de son récit, ménager des effets narratifs frappants et faire ressortir le sens de ses propos, La Fontaine n'hésite pas à jouer avec les règles de la métrique classique et à mélanger les mètres et les rimes. Il est ainsi un des premiers auteurs à pratiquer très régulièrement l'hétérométrie, c'est-à-dire à utiliser des vers de différents mètres dans un même poème.

Dans cette synthèse, nous allons donc nous intéresser au travail particulier de la versification mené par La Fontaine, et à la façon dont il exploite celle-ci pour construire le récit dans ses fables. Les réflexions que nous présentons, ainsi que les extraits de fables que nous citons en exemple, sont tirés de l'article de Jean Mazaleyrat, « Le vers de La Fontaine »¹. Nous proposerons, en complément, une étude, menée par nos soins, de la versification dans la fable « Les Grenouilles qui demandent un Roi ».

Commençons par remarquer que l'image que l'on se fait de La Fontaine reste ambiguë. En effet, à côté de ce « naturel » assez libre évoqué précédemment, La Fontaine est en réalité largement influencé par Malherbe (cf. synthèse à la fin du document), initiateur de la doctrine poétique classique. Le fabuliste le cite à plusieurs reprises dans ses textes, comme dans les premiers vers de « Simonide préservé par les Dieux » (I, 14) : « On ne peut trop louer trois sortes de personnes :/ Les Dieux, sa Maîtresse, et son Roi./ Malherbe le disait ; j'y souscrit quant à moi." (v.1-3).

C'est donc en particulier par rapport aux règles de versification classiques établies par Malherbe que La Fontaine se construit une identité poétique singulière. De manière générale, la versification de ses textes est soignée et fidèle aux règles classiques en vigueur, notamment en matière de décompte des syllabes (toute syllabe est comptée), de traitement du *e* caduc (que l'on compte comme une syllabe sauf en cas d'élision ordinaire ou en fin de vers), ainsi que des diérèses et des synérèses.

Toutefois, la Fontaine témoigne en même temps lui-même du peu de cas qu'il fait de la perfection formelle de ses textes, comme dans le début du conte « Les oies du frère Philippe », tiré de la deuxième partie des *Contes* publiée en 1666 : « Contons ; mais contons bien ; c'est le

¹ Jean Mazaleyrat, « Le vers de La Fontaine », *L'Information grammaticale*, n°5, 1980, p23-29.

point principal ;/ C'est tout ; à cela près, Censeurs, je vous conseille/ De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille./ Censurez tant qu'il vous plaira/ Méchants vers et phrases méchantes ;/ Mais pour bons tours, laissez-les là ;/ Ce sont choses indifférentes ;/ Je n'y vois rien de périlleux. » L'art du récit, du conteur, semble bien primer sur celui du versificateur.

Dans ces conditions, La Fontaine se permet quelques libertés de versification. Celles-ci peuvent, par ailleurs, être justifiées par la hiérarchie des genres qui domine l'époque classique. Si les genres nobles (tragédie, poésie lyrique) sont tenus à une observance stricte des règles de métrique, les genres mineurs, dont fait partie la fable, se voient autoriser beaucoup plus de souplesse.

La Fontaine se permet entre autres des facilités en matière de rime qui sont normalement proscrites par Malherbe, comme lorsqu'il fait rimer deux mots ayant la même racine dans « L'Huître et les Plaideurs » (IX, 9) : « Celui qui le premier a pu l'apercevoir/ En sera le gobeur ; l'autre le verra **faire**./ - Si par là on juge l'**affaire** » (v.8-10), ou bien place une rime léonine (entre les deux hémistiches d'un vers, selon la définition qu'en donne Mazaleyrat) dans « Le Loup et le Chien maigre » (X, 10) : « Ce que j'avançais **lors** // de quelque trait **encore**" (v.10). Ces écarts de rime sont aussi le reflet d'une conception de la rime propre au XVII^e siècle, où celle-ci est considérée plutôt comme servant à la liaison des vers que comme un enjeu esthétique majeur. Peu de soin lui est dès lors consacré.

La Fontaine fait malgré tout parfois preuve de beaucoup de finesse dans le choix de ses rimes, comme en témoigne la très significative rime de la fable « Le Rat et l'Huître » (VIII, 9), résumant avec humour la découverte ébahie et naïve du monde par un jeune rat tout juste sorti de sa tanière, qui est au cœur du récit : « Sitôt qu'il fut hors de la **case**,/ « Que le monde, dit-il est grand et spacieux !/ Voilà les Apennins, et voici le **Caucase**. » » (v.5-7).

Mais c'est surtout dans le choix des mètres et dans leur regroupement en strophes que La Fontaine laisse libre cours à ses expérimentations créatives. En effet, il est un des premiers à pratiquer de manière constante le mélange des mètres, même si cette technique était déjà présente dans les chansons et les stances. Les fables écrites avec un seul et même mètre sont très peu nombreuses dans le recueil et les livres II, X et XI n'en comptent même aucune. Comme il le soulignait dans l'avertissement des *Contes* en 1665, ce mélange des vers permet de se rapprocher de « l'air de la prose », et de mieux se plier aux mouvements, aux effets de rythme, d'intrigue et de mise en valeur propres à la narration. Toutefois, si La Fontaine joue avec les mètres, ses textes sont quand même largement dominés par l'utilisation de l'alexandrin et de l'octosyllabe qu'il alterne pour produire la plupart de ses effets d'amplification ou de réduction de son propos. L'alexandrin est employé en particulier pour les développements, quand l'octosyllabe sert à introduire ou conclure les paragraphes. La Fontaine emploie aussi ponctuellement le décasyllabe pour créer des effets de rupture, ou des vers très courts, dissyllabe ou trisyllabe, pour mettre en valeur un mot ou interrompre brusquement un

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



développement, comme dans « Le Trésor et les deux Hommes » (IX, 16) : « L'homme au trésor arrive, et trouve son argent / **Absent.** » (v.19-20). L'alternance des vers lui permet ainsi de faire des effets de sens marquants.

Pour observer la façon dont La Fontaine met le mélange des vers au service du récit, intéressons-nous plus en détail à quelques passages de la fable « Les Grenouilles qui demandent un Roi » (III, 4). La fable débute par trois heptasyllabes, seul vers impair dont l'usage soit courant chez La Fontaine, présentant le peuple des grenouilles : « Les grenouilles se lassant/ De l'état démocratique,/ Par leurs clameurs firent tant » (v.1-3). L'enchaînement des heptasyllabes construit un premier paragraphe cohérent qui permet de lancer le récit en se centrant sur les grenouilles. Ce mètre pourrait faire écho à la petitesse des héroïnes de cette fable. L'heptasyllabe est de fait systématiquement repris dans le début de la fable quand sont évoquées ces dernières, notamment dans l'amusante description peu flatteuse des vers 7 et 8 : « Que la gent marécageuse,/ Gent fort sottte et fort peureuse ». L'heptasyllabe semble bien renforcer cette image de créatures insignifiantes et malhabiles.

À l'inverse, l'introduction du « pouvoir monarchique », incarné par Jupiter se fait en alexandrin : « Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique » (v.4). La toute-puissance du dieu s'impose, par la longueur du vers, au petit peuple des grenouilles. L'alexandrin est d'ailleurs repris sur plusieurs vers pour évoquer le roi et sa grandeur : « Il leur tomba un Roi tout pacifique :/ Ce Roi fit toutefois tant de bruit en tombant » (v.5-6). Les deux groupes successifs de vers de mètres différents utilisés en ouverture de la fable mettent ainsi en valeur le rapport de force opposant les différents protagonistes sur lequel va reposer l'ensemble du texte. On peut, au passage, noter l'enjambement du vers 3, proscrit par les règles de Malherbe, mais qui fait pourtant ressortir l'ampleur du pouvoir monarchique évoqué précédemment par celle du vers : « Par leurs clameurs firent tant/ Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique. » (v.3-4).

Si l'alexandrin semble être associé à la figure royale, en particulier à la fin du texte, lorsqu'intervient la terrible grue, investie par Jupiter de la mission de punir les grenouilles de leur légèreté (« Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue » (v.26)), un effet de contraste très significatif est à noter lors de l'évocation du roi « Soliveau ». Annoncé par un alexandrin grandiloquent, « Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau » (v.13), son identité assez inattendue est révélée dans un heptasyllabe : « Or c'était un Soliveau » (v.14), qui rabaisse ce « roi » au rang bas des grenouilles dont il est, du point de vue de la métrique, le digne monarque... Le changement de vers souligne alors à la fois l'effet de surprise et le comique de ce rebondissement du récit, déjà mis en avant par le coordonnant « Or ».

Passée leur première frayeur, les grenouilles se lancent à l'assaut du roi. Cette nouvelle audace se traduit par la croissance des mètres employés pour décrire leurs actions, de l'octosyllabe : « Qui de le voir s'aventurant/ Osa bien quitter sa tanière » (v.16-17), à l'alexandrin qui met en scène la foule des grenouilles parties en exploration : « Une autre la suivit, une autre en fit autant. » (v.19). C'est à nouveau avec un alexandrin qu'est exprimée



l'audace nouvelle des petites grenouilles qui n'hésitent plus à sauter sur les épaules de leur roi. Elles ont quitté leur rang et leur heptasyllabe : « Et leur troupe à la fin se rendit familière/ Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi » (v.21-22). De même, leur prise de parole assurée adressée à Jupiter se fait en alexandrin : « Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. » (v.25). Après cette inflation de la confiance en soi des grenouilles, le retour à la réalité et à leur fragile position lorsqu'elle se retrouvent confrontées à la grue n'en est que plus brutal. L'heptasyllabe revient soudain pour raconter le supplice des grenouilles : « Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,/ Qui les croque, Qui les tue,/ Qui les gobe à son plaisir,/ Et les grenouilles de se plaindre. » (v.25-29). Rappelant la position initiale des grenouilles, l'heptasyllabe permet aussi d'accélérer le récit et de rendre plus frappant l'enchaînement violent d'actions qui met fin aux aspirations des grenouilles à la monarchie.

Une dernière variation de mètre intéressante à observer se situe au niveau de la morale. En effet, après deux vers en alexandrin, celle-ci est énoncée à l'impératif et en octosyllabes. Ce changement de mètre la rend donc plus identifiable visuellement pour le lecteur : « Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire/ Que votre premier roi fût débonnaire et doux :/ De celui-ci contentez-vous,/ De peur d'en rencontrer un pire. » (v.34-37). Elle marque ainsi d'autant plus le lecteur, et l'invite à la réflexion.

Ce passage est bien révélateur de tout le potentiel narratif de l'alternance entre amplification et réduction du vers sur laquelle joue La Fontaine.

Enfin, c'est dans les groupements strophiques que transparait toute la créativité de La Fontaine en matière de versification. Si on voit rarement des strophes se détacher graphiquement dans ses fables, il joue beaucoup avec la combinaison des rimes pour former des ensembles fondés sur un système de rimes croisées, embrassées ou sur des structures plus complexes. Les enchaînements de rimes plates sont rares dans les *Fables* de La Fontaine. Il préfère emboîter habilement les groupements de vers, en faisant commencer le mouvement d'une phrase ou d'une idée, qui court sur plusieurs vers, et donc relever d'un système de rimes qui lui propre, alors même que le système de rimes précédent n'est pas encore complété. Prenons en exemple la fable « Le Gland et la Citrouille » (IX,4) : « Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve / En tout cet univers, et l'aller parcourant, / Dans les citrouilles je la treuve. / Un villageois considérant... » (v.1-4). Le récit des aventures du villageois débute avant que le système de rimes de l'introduction ne soit clos, ce qui confère de la fluidité et de la souplesse à l'enchaînement du récit.

Si La Fontaine s'autorise des libertés avec les règles de la versification classique, c'est avant tout en ayant à l'esprit les exigences de la narration. Il joue ainsi du fait que de plus grands écarts formels sont permis aux genres mineurs, tels que la fable, pour assurer une plus grande fluidité et de la légèreté à ses récits. Le mélange des mètres et le travail de la rime, tour à tour assouplie ou portée à un degré extrême de complexité, rythment l'avancée de l'intrigue et

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



PSL ★

mettent en valeur le propos du fabuliste. C'est donc en définitive par une maîtrise experte du vers que La Fontaine parvient à donner à ses textes un certain « naturel », et un « air qui tient beaucoup de la prose », sans qu'ils ne relèvent jamais de cette dernière.

Annexe - François de Malherbe (1555-1628)

Poète officiel d'Henri IV puis de Louis XIII, Malherbe a, même s'il n'a pas laissé d'art poétique rédigé, fixé le goût et les règles de l'esthétique classique en poésie. Reniant le baroque de ses débuts, de même que tout excès de lyrisme personnel, il prône avant tout la rigueur, la clarté de l'écriture et les vertus de la contrainte. Il s'oppose notamment à certains des enseignements de la Pléiade. Il prescrit ainsi un vocabulaire simple et précis, interdit l'usage de l'enjambement, les hiatus et impose la césure à l'hémistiche dans l'alexandrin. Malherbe est aussi très strict en matière de versification. On ne doit, par exemple, pas faire rimer de mots de la même famille, de la même classe grammaticale, ou encore éviter les rimes léonines (à l'intérieur d'un vers).